L'émouvant passage des Bourbakis en 1871

Une pierre dans la mare aux canards.

Des sociétés chorales de presque toute la Suisse sont réunies à Neuchâtel du 9 au 12 juillet 1870. A tour de rôle, faisant montre du plus beau zèle, elles exécutent dans l'enthousiasme de milliers d'auditeurs et une atmosphère vibrante d'ardeur et de gaieté leur programme de classement.

Un radieux soleil darde ses rayons sur chanteurs et chanteuses, sur une foule en liesse envahissant grèves, promenades, auberges. C'est multitude joyeuse et sereine, bandes en goguette fredonnant refrains à succès. Les bruits de guerre, par leur soudaineté, causent à Neuchâtel, au milieu de la joie du moment, la stupéfaction. La fanfare de Constance — groupe hors frontières — venue fraterniser et souffler à pleins poumons parmi nous dans ses trombones, doit filer au galop.

Hans Herzog, un Argovien, nommé général, mobilise et installe à Olten son état-major commandé par Paravicini.

Si l'on sait ce qu'a été, durant les hostilités, l'occupation des frontières, l'on n'entend guère que par bribes parsemées d'anecdotes ce que fut l'entrée de l'armée de l'Est. Philippe Godet en parle dans ses *Souvenirs*. Les trois ouvrages des colonels Secrétan, Rousset, Jacki et les deux albums de Bachelin renferment des renseignements sur cette période. Nos journaux de l'époque contiennent par contre des nouvelles journalières encore inconnues et il est aisé de retrouver d'autres documents qui ne le sont pas moins. Une toile de Bachelin, propriété de la famille de Perregaux, au Tertre, montre la marche du bataillon neuchâtelois vers les frontières, une autre l'arrivée des Bourbakis aux Verrières. Le Musée de Neuchâtel contient aussi une toile d'Anker où des Bourbakis sont étendus dans la paille d'une écurie bernoise.

L'orage gronde.

Les événements se pressent sur le théâtre des opérations. Les habitants des campagnes alsaciennes, ayant abandonné leurs villages, se réfugient en Suisse en longs chapelets de chariots chargés de femmes, de vieillards, d'enfants, précédés de cortèges de vaches, de bœufs ou de menu bétail. On voit défiler à Neuchâtel et Genève des cortèges d'Alle-

mands expulsés de France que par humanité l'on accueille en transformant collèges et remises en dortoirs. Comme l'occupation de nos frontières a cessé au moment de la marche allemande sur Paris, le Conseil fédéral rappelle des troupes sous les armes, le 5 octobre. Elles vont occuper le Jura bernois à la nouvelle d'un corps prussien traversant le Rhin avec objectifs Belfort, Besançon, Lyon. Une petite légion française, dite les Vengeurs, Polonais, Italiens et turcos, bousculée par les Prussiens, dépose les armes près de Grandfontaine, et entre en Suisse, conduite par le Porrentruy en direction de Thoune. Des territoires voisins, l'on vient nous demander asile en longues files noires serpentant au loin dans la neige.

Des étudiants français se démènent à Neuchâtel.

On lit dans les journaux du 4 janvier 1871 : « Nous recommandons vivement au public de notre ville, la soirée que donneront, jeudi 5 janvier au Théâtre, MM. les étudiants français de Genève, dans le but de créer une ambulance internationale. La population de Neuchâtel secondera avec plaisir cette entreprise, du moins nous aimons à l'espérer, et c'est avec confiance que nous publions le programme varié et amusant de cette soirée ».

Le programme en question, qui s'ouvre par un prologue en vers, annonce le concours de MM. With, de Strasbourg, et Alexandre Lemoine, artiste dramatique de Paris ; Gounod, Victor Hugo, Musset font les frais de la première partie de cette manifestation durant laquelle on joue aussi « Jovial », comédie-vaudeville en deux actes de Théaulon et Choquart. La seconde partie consiste dans l'audition de pièces littéraires ou musicales, « Dernière nuit de Chatterton » de Vigny, le « Somnambule », grand air de Bellini, la « Grève des forgerons » de Coppée, et « Le baron de Fourchevif », un acte de Labiche. On se procure les billets à la librairie Jules Sandoz et l'on paie 2 fr. 50 aux premières, 1 fr. 50 au parterre et 1 fr. aux secondes.

Extraits de la « Feuille d'avis de Neuchâtel ».

Voici une note du 4 janvier 1871 : « Nos soldats à la frontière ont gaiement fêté la veille de Noël. Les chasseurs se sont rendus à l'église de Benken. L'arbre de Noël était illuminé. M. le capitaine Du Pasquier a ouvert la séance par un discours. La musique entonna un de ses meilleurs morceaux, puis on passa au tirage de la tombola consistant en effets de laine, liqueurs, poupées, bonbons et autres articles. La première poupée qui sortit produisit un rire général. Pour terminer, la musique entonna *Rufst Du mein Vaterland.*

« A Bâle, les officiers avaient fait décorer une salle de la caserne dans laquelle on remarquait surtout un tableau de circonstance peint par F. Landry, sergent-major de la deuxième compagnie, bien connu dans le canton comme médailleur national, et par le fourrier Paul de Pury, architecte. Ce tableau représente une sentinelle à l'extrême-frontière, apprêtant son arme ; on voit au loin un uhlan. Au-dessous de cette toile, figurent ces mots : *Dieu et patrie*, au-dessous, la consigne : *On ne passe pas.* S'inspirant de ce tableau, le quartier-maître Breitmeyer a ouvert la fête par un discours remarquable et qui a été chaleureusement applaudi. »

Le même jour, s'ouvre à Neuchâtel, une souscription de cinquante centimes par semaine, sur l'initiative d'un comité de sept dames françaises, présidé par la comtesse de Drée qui habite l'hôtel Fauche. Le but est de venir en aide aux malheureuses populations d'Alsace et de Lorraine, de même qu'aux prisonniers. Quelques demoiselles de Neuchâtel organisent deux soirées de tableaux vivants au profit des victimes de la guerre et des indigents de la colonie suisse de Paris. Kern, ministre de Suisse en France, a mis tout en branle pour que, du pays, des secours parviennent à nos compatriotes de la grande capitale.

Autre note de la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* du 7 janvier : « Le bataillon neuchâtelois N° 23, parti de Bâle hier matin, est arrivé dans notre ville à 4 heures. Chacun était joyeux de revoir nos jeunes milices qui, de leur côté, paraissent heureuses de rentrer dans leurs foyers avec le sentiment du devoir accompli envers la patrie, pendant une si rude saison. Le bataillon a fait son entrée en ville, dans le plus bel ordre, et comme de vieilles troupes. Il a été harangué et remercié dignement sur la place du collège par M. le conseiller d'État Touchon, puis les soldats ont reçu les billets de logement. Ils se louent beaucoup de nos confédérés bâlois qui leur ont donné de nombreuses preuves d'amitié la veille de leur départ, entre autres chacun de nos soldats a reçu en souvenir un paquet de ces excellents « lekerlis » qui sont, pour Bâle, une fructueuse industrie ».

Les feuilles des jours suivants sont remplies de nouvelles relatives au bombardement de Paris où, le 1er janvier, la rive gauche est devenue inhabitable, le quartier compris entre Saint-Sulpice et l'Odéon recevant un obus à chaque intervalle de deux minutes. Le Val-de-Grâce, hôpital militaire parisien, est criblé d'obus allemands. Autres nouvelles de la guerre, provenant de Berlin, Bordeaux, Versailles, Vesoul, Arras, Amiens, Dijon, Boulzicourt, Bréviliers, le Mans.

Le 18 janvier, le journal signale un grave accident sur la ligne du Franco-Suisse, entre Travers et Couvet, survenu par rupture d'une pièce de la locomotive d'un train de marchandises ! Déraillement. Quelques blessés !

A ce moment, la Société suisse de secours aux blessés, section neuchâteloise, a déjà fait bonne besogne. Les dons dépassent 32,000 fr. Il y a de fortes réserves de vêtements chauds, de lingerie, de charpie, grâce aux comités de villages. Le fonds des victimes de la guerre atteint 18,000 fr., et les dons recueillis dans la région pour les prisonniers français en Allemagne sont évalués à plus de 10,000 fr.

Tendons les bras des deux côtés.

Un comité se forme pour une vente, fixée au 9 mars, afin de secourir aussi veuves et orphelins de guerre en Allemagne ! « Pour nous, il ne doit y avoir ni Français ni Allemands, mais seulement des malheureux à secourir ».

Les dons sont reçus par vingt personnes, Mesdames et Mesdemoiselles Charles de Chambrier, Nagel, Bertha Borel, Carbonnier, Ecklin, Schinz, de Montmollin-Vaucher, Charles Gerster, Quinche-Raymond, du Bois-de Pury, Bouvier-Dufour, Guillaume de Chambrier, Jordan, de Perrot-Perrot, Junod-Favarger, Anna Clerc, Rose de Meuron, Louise Jeanneret, Hélène de Roulet, Louise Wavre et Louise Jeanrenaud.

Le samedi 28 janvier, le bataillon valaisan, arrivé le jour précédent à 6 heures à notre gare, et pour lequel des billets de logement étaient préparés en ville, doit par suite d'ordres arrivés du quartier général être immédiatement dirigé sur les Verrières.

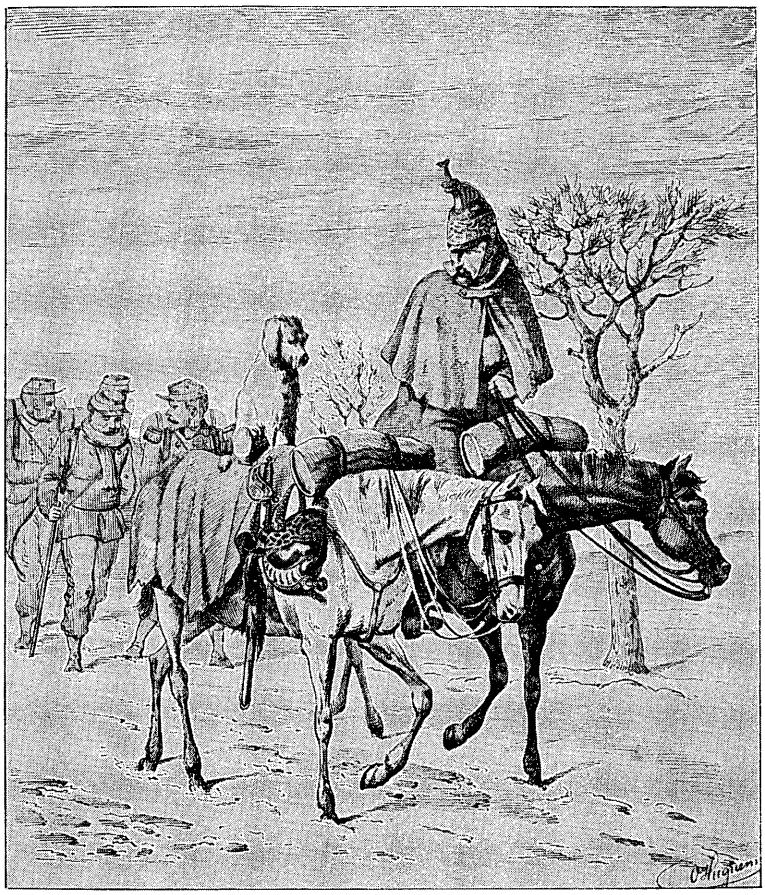
L'entrée des Bourbakis aux Verrières.
On voit au premier plan, avec brassard de la Croix-Rouge, le docteur Rodolphe Godet.
Toile d'Auguste Bachelin au Musée de Neuchâtel.

Où les choses se gâtent. Afflux de blessés.

Dès le 27 janvier, la position de l'armée de l'Est, paraît désespérée. Werder et Manteuffel ont opéré leur jonction, acculant au territoire suisse l'armée de Bourbaki blessé par sa tentative de suicide et remplacé par Clinchant. Bourbaki, fils d'un colonel grec, avait commandé la garde impériale. Chargé par Gambetta de réorganiser l'armée du Nord, il prit ensuite le commandement de la deuxième armée de la Loire qu'il conduisit dans l'Est pour débloquer Belfort. On sait la suite.

Le général Herzog transfert son quartier général de Delémont à Neuchâtel. Il passe à notre gare se rendant aux Verrières d'où il reviendra tôt après en ville. Son état-major se compose de vingt-cinq officiers et d'une dizaine de guides. Ses bureaux sont à l'hôtel de ville. Neuchâtel expédie cinquante quintaux de pain et vingt-huit de viande aux troupes suisses à la frontière. De son côté, le comité de la Société internationale de secours se met en route avec un vagon regorgeant d'objets destinés aux blessés français hospitalisés à Pontarlier.

Arrive à Neuchâtel, de Pontarlier, un convoi de 400 blessés de l'armée de Bourbaki. Ils sont à évacuer sur la Savoie. Notre population avertie par un roulement de tambours s'est portée en masse à la gare. Partout dévouement et empressement. Distributions de vivres et de réconfortants chauds. Nos secours sont si abondants qu'on peut en réserver pour un nouveau convoi de 400 éclopés parmi lesquels se trouvent beaucoup d'officiers. Le Temple du Bas est chauffé pour les recevoir. Le 1er février, à 2 heures, un troisième convoi de 800 éclopés, zouaves et turcos, arrive parmi nous. Notre population, affairée, grouille comme fourmilière où l'on a planté un bâton...



Débris de l'armée de Bourbaki, en 1871.
Dessin d'Oscar Huguenin. L'album original, rehaussé de couleurs, a été offert à Guillaume Ier.
(Modèle communiqué par M. Raymond Marthe.)

Et c'est le tour de l'armée.

Herzog et Clinchant ayant signé convention d'internement, à l'aube du 1er février, l'armée de l'Est se déverse en Suisse par toutes les artères pouvant lui servir de canal, route de Sainte-Croix, routes de Jougne, Ballaigues, Vallorbe. Le gros pénètre par les Verrières.

Sous la surveillance de nos forces concentrées aux points d'accès, des milliers de fusils, baïonnette au fourreau, s'empilent en énormes monceaux, qu'il faudra charger sur des traîneaux, puis en vagon. Sabres et munitions s'entassent sans trêve, abandonnés par des bougres qui ne demandent que cela et formant dans la neige lamentable procession d'hommes exténués. En cadence, ils se traînent les pieds dans des chaussures percées, ou en carton, dans des pantoufles ou emmaillotés dans des linges. Ils marchent au bruit

de lointaines et crépitantes fusillades. Le roulement plus grave du canon qui s'entend par-dessus les crêtes explique le tragique de cet inexorable destin.

Le Val-de-Travers devient chenal d'interminables files de pièces d'artillerie, de mitrailleuses, de caissons, de voitures à vivres ou de réquisition, d'ambulances, d'êtres humains et de chevaux qui crèvent à l'envi. A chaque instant une bête s'affaisse. Son cadavre jonche le bord de la route. Cavaliers, cuirassiers grelottant dans la neige, hommes casqués de l'ex-garde impériale, à manteaux rouge sang, soldats de la ligne, mobiles, zouaves, dragons, chasseurs à cheval, turcos, marins, francs-tireurs, pêle-mêle, se défilent en haillons, joues creuses, sombre cortège coloré repoussant par l'odeur que dégagent des corps non aérés depuis plusieurs semaines, cortège pitoyable qui attire dévouement, sacrifices, savon, bains de pieds, chaleur, linge propre, chaussures, pain frais, soupe et bidoche !

L'aspect de cavaliers aux casques de cuivre qui luisent à la clarté argentée du ciel et dont la crinière rouge flotte sur les manteaux blancs, n'a-t-il pas quelque chose de fantastique rappelant certains chevaliers errants de ballades allemandes ? Des hommes ont remplacé leur capote par une couverture où ils ont pratiqué une fente. De cette fente surgit leur tête... et vive la guerre !

Pour recevoir cette foule d'infortunés et de braves soldats, tous les bras s'ouvrent spontanément et aussi les maisons, les hospices, les hôpitaux, les hangars, les baraquements, les écoles, les casernes, les fermes, les temples. Neuchâtel se fend en quatre ! Ceux de nos pères ou grands-pères qui habitent la cité sont bien placés. Leurs yeux s'ouvrent tout grands car la ville se trouve sur le point du défilé d'une grande partie de l'armée française que vont se répartir, pour l'accueillir, de nombreux cantons. Quatre-vingt-sept mille estomacs à réchauffer, à caler trois fois par jour ! Quatre-vingt-sept mille lurons qui font songer à quelque nouvelle retraite de Russie et dont trente-quatre mille « tricotent » de leurs guibolles amaigries sur les rubans neigeux de nos chemins à nous !

Pendant qu'ici l'on se trémousse, que des lascars ragaillardis et cigarette au bec, pendent leurs frusques à des clous le long de nos parois, s'étendent dans notre paille et dans nos draps, Moltke fait envoyer sur Paris — rien que pour voir — des poignées de boulets qui, comme des petits pois, continuent à tomber dans l'assiette de la France !

Répartitions. Va-et-vient. Souscriptions publiques.

L'artillerie française est dirigée sur deux points de concentration. Planeyse et Yverdon. Une foule considérable de curieux venus de toutes parts voulait tout voir, surtout d'extraordinaires et modernes mitrailleuses rangées à Planeyse près des pièces. On barre les Allées où d'interminables files de chevaux sont l'objet de la visite des vétérinaires. En ville, la Promenade du Faubourg, le Quai Osterwald sont envahis aussi de chevaux qui, affamés, rongent et dévorent les arbres et toute substance végétale à leur portée. Notre région reçoit journellement du cœur de la Suisse des trains de vivres et de fourrages, car place nette est vite faite dans nos greniers et nos granges.

On remarque à Neuchâtel triple courant d'invasion. D'un côté troupes suisses. De l'autre colonnes françaises dirigées vers le cœur du pays. Enfin flot de curieux encombrant prés et routes, venus de tous nos villages. Environ 5500 internés passent en ville la nuit du dimanche 7 février. Il y a, en outre, à Neuchâtel et Serrières, près de 2000 hommes de troupes fédérales dont 1700 logés chez le bourgeois. Ce dimanche, arrive aussi un convoi de 57 Poméraniens faits prisonniers par les Français près de Pontarlier. Ils sont

logés place d'Armes, à l'Oratoire. Le 8 février, la batterie 4, de Zurich, stationne à Neuchâtel avec un demi-bataillon soleurois relevé par le demi-bataillon schaffhousois 71, installé à Saint-Blaise. Une compagnie de sapeurs du génie vaudois cantonne à la Coudre, le bataillon 14, thurgovien, à Auvernier, enfin le bataillon 20, de Genève, roque de La Chaux-de-Fonds à Boudry.

Afin de subvenir aux frais des levées de troupes et de l'entrée en Suisse de l'armée française, le Conseil fédéral, dans une séance tenue l'après-midi de ce même jour, 8 février, décide de faire, par voie de souscription publique, un emprunt de 15 millions, dont 6 ½ pour couvrir un emprunt de 6 % fait en juillet. Des obligations de 100 francs seront émises à 97 ½, remboursables au plus tôt dans 6 ans, au plus tard dans 15 ans. Il était entré au total, par le Locle, 2000 à 3000 hommes, par les Verrières 30,000 hommes avec un matériel considérable, par la frontière vaudoise 54,000 hommes.

Sauf dans le Tessin où l'on n'envoie pas de Bourbakis à cause du passage du Gothard obstrué par l'hiver, notre vie régulière, celle des maisons d'école utilisées à d'autres buts, celle des temples et de nombreux de nos intérieurs fut littéralement suspendue par cette invasion d'émigrants.

Le général Clinchant, commandant en chef de la 1re armée française, âgé de 42 ans, homme d'une belle vivacité et fort intelligent, adresse encore avant de quitter Neuchâtel, une magnifique lettre au préfet. On en retrouve le texte *in extenso*, dans les journaux du samedi 11 février.

Le petit commerce...

Le 15 février, paraît une annonce d'un commerçant de Zurich qui... ne perd pas le nord. Il offre à prix de fabrique et avec garanties « carabines et fusils Vetterli à répétition et à simple charge, ainsi que des Martini à double et à triple détente ». C'est l'armurier J.-J. Dornbierer! Un autre armurier, nommé Tschantz, rue de la Serre à La Chaux-de-Fonds, fait insérer aussi à plusieurs reprises qu'il vend même de la mousqueterie avec yatagans. On fait dès lors la brocante de toute sorte d'objets d'équipements des Bourbakis.

On achète aussi des chevaux pour cinq francs... mais il faudra les restituer !

Conseil de guerre.

Des francs-tireurs et leur chef, un capitaine Huot, ont dû passer en conseil de guerre à Neuchâtel. Ils ont assailli à la ferme de Malpas, sur France, près du Col-des-Roches, des Pruscos venus pour remettre à la Suisse, en vertu des conventions, un convoi d'armes françaises. On leur reproche aussi d'avoir incendié une ferme. Ils sont acquittés puisque l'incident a laissé indemne notre neutralité helvétique.

Le partage des malades.

Le 11 février, les malades sont répartis en ville de la façon suivante : Chapelle des Terreaux 51. Dans quatorze salles du collège des Terreaux 249. Hôpital de la ville 24. Hôpital de la Providence 27. Hôpital Pourtalès 15. Ambulance des Bercles 38. Lazaret des variolés du Mail 33. Ensemble 437. Mais, à cette date, il y a en traitement dans le canton bien d'autres malades. A Fleurier 200, à Môtiers 29, au Locle 21, à La Chaux-

Accueil fraternel d'un soldat français en 1871.
D'après un dessin d'Oscar Huguenin.
(Même collection que ci-devant, d'après une reproduction à M. Raymond Marthe.)

de-Fonds 31, à Saint-Blaise 4, à Landeyeux 30, à Préfargier 18, aux Verrières 31. A Neuchâtel meurent 14 soldats et 1 officier du 1er au 10 février.

Une ambulance, fondée aux Bercles, reçoit les malheureux dont le traitement demande le plus de soins. M. le Dr Mœrgelin se charge de cette direction avec une sœur. Dans cette ambulance comme dans celle de la Chapelle et du Collège des Terreaux de nombreuses dames se dévouent ; une photographie, propriété de la famille de Merveilleux, montre son directeur, le Dr Hirt, avec celles qui l'assistaient.

Ceux qui s'intéresseraient spécialement à l'effort médical fourni en 1871, liront avec fruit *La Croix-Rouge suisse*, revue mensuelle bien connue, année 1907.

Ambulance de la chapelle et du collège des Terreaux, à Neuchâtel, en 1871.
De gauche à droite, debout : Mlle Mathilde Desgranges, de Paris ; le docteur Hirt, de Soleure ; Mlles Emma Du Pasquier et Rose Terrisse ; assises : Mlle Louise Du Pasquier ; Mme de Pourtalès-de Pury ; Mme Baillet, pharmacien, Grand'Rue.
(Phot. à la famille de Merveilleux.)

Départs mouvementés.

Lorsque sonne l'heure de la paix après plus de six semaines d'internement l'armée de l'Est reprend le chemin des foyers.

Le rapatriement qui s'opère par les Verrières, Genève, Thonon, Évian et Divonne, dure dix jours. Trois accidents, à Kirchdorf, Morges et Colombier, marquent ce départ, de leur tristesse. S'agissant de l'accident de Colombier, le mercredi 22 mars, un train de dix-sept vagons, parti du centre de la Suisse et convoyant environ mille hommes, se heurte, — lancé à toute vapeur, — contre un train chargé de houille, sur voie de garage. Cris déchirants ! Vingt-quatre morts ! Soixante et un blessés ! Trois vagons en marmelade ! Mécanicien et chauffeur s'en tirent avec dix jours à l'hôpital Pourtalès. Pour les autres, enterrement peu banal. Vingt-quatre cercueils sur douze chars. Escorte de troupes neuchâteloises. Délégués du gouvernement. Musique militaire. Marche de Chopin.

L'internement de l'armée de l'Est n'avait pas été sans ennuis : fièvre typhoïde, petite vérole, peste bovine ; 140 têtes de bétail abattues d'urgence.

Mais une amitié qui s'ébauche en six semaines peut durer longtemps. Il s'était formé de nombreux liens, et qui se perpétuèrent entre Neuchâtelois ou Confédérés et Français

du Puy-de-Dôme, de Savoie, de la Loire, des Pyrénées, des Vosges, de la Meurthe, du Tarn, de la Garonne, du Rhône, du Cher, du Loiret, de l'Isère, du Maine, de la Charente, du Var, de Corse ou d'Afrique...

Le décès d'un assez grand nombre de soldats devint plus tard la raison de voyages renouvelés. Des parents viennent et reviennent saluer la tombe des leurs. Encore visibles aujourd'hui, des monuments se dressent dans nos cimetières parmi cyprès et saules pleureurs. Ces pyramides sous lesquelles gisent les restes d'infortunés, rappellent encore dans leurs lieux clos et silencieux, au milieu de nos morts, ce souvenir mélancolique.

[28 mars 1935.]